

| | |
|---------------|-------------------------------------|
| Prof. Fiedler | für Mathematik, |
| Dr. Constan | „ Chemie, |
| „ Schinz | „ Botanik, |
| „ C. Fiedler | „ Zoologie, |
| „ Stoll | „ Geographie, |
| „ Martin | „ Anthropologie und Psychologie. |

Die Aufgabe dieser Herren besteht hauptsächlich im Ausüben einer steten Controle der Fachzeitschriften.

Notizen zur schweiz. Kulturgeschichte (Fortsetzung).

442) Bei Redaction der die Zeitgleichung beschlagenden Nummer meines neuen „Handbuches der Astronomie, ihrer Geschichte und Litteratur“ neuerdings an den IV 222 beiläufig erwähnten, um die Mitte des vorigen Jahrhunderts in Paris etablirten Uhrmacher Enderli aus Basel erinnert, habe ich mir das Werk „Antoine Thiout, Traité de l'horlogerie mécanique et pratique. Paris 1741 in 4“ verschafft und in demselben wirklich zwei dafür von Enderli selbst geschriebene kleine Abhandlungen und überdiess noch vier von Thiout verfasste Artikel über Arbeiten von Enderli gefunden. — Ueber die erste Abhandlung von Enderli, welche den Titel „Démonstration du Sieur Enderlin pour former l'ancre d'un échappement à roches“ führt, und also sehr specieller Natur ist, trete ich hier nicht näher ein, sondern bemerke nur, dass die zugehörige Tafel sehr sauber ausgeführte Figuren zeigt. Dagegen mag die zweite Abhandlung, welche den Titel „Des irrégularités des pendules. Par le Sieur Enderlin“ besitzt, etwas eingehender besprochen werden, da sich nicht nur ihr Vorwurf besser dafür eignet, sondern auch die Behandlung selbst mehr Interesse darbietet, indem Enderli in derselben hervorhebt, dass man nicht nur zwischen dem mathematischen und physischen Pendel zu unterscheiden habe, sondern namentlich auch zwischen dem freien, nur durch einen ersten Anstoss und die Schwerkraft influirten, und dem in eine Uhr eingeführten, also auch von deren Triebkraft (Gewicht oder Feder) und Räderwerk

abhängigen Pendel, und sodann fortfährt: „Les premiers Pendules qu'on a communément fait, étoient d'un pied plus ou moins long avec une Lentille fort légère, et avec une Verge inflexible attachée à l'axe des Palettes qui se terminoient à deux Pivots sur lesquelles le Pendule frottoit continuellement en faisant des vibrations, qui d'ailleurs décrivoit de grands Arcs de cercle. Il est vrai que le mouvement de ces premiers Pendules étoit infiniment plus régulier que celui des Horloges à Balancier, et tout le monde en fut charmé comme de raison; car pouvoit-on rien imaginer de plus beau qu'une invention qui ne manquoit pas de mesurer le tems à une minute ou deux près par jour, lorsque l'on ne connoissoit que des Horloges sujets à manquer plus de dix fois autant dans un même espace de tems. — Quoiqu'on fut surpris d'abord de la justesse du mouvement de ces premiers Pendules, on ne laissa pas dans la suite d'en remarquer les imperfections; car étant court et léger, faisant de grand Arc de vibrations et frottemens continuels sur leurs Pivots, ils ne pouvoient qu'être sujets à des irrégularités considérables, étant de plus appliqués à des Horloges dont le Rouage étoit grossièrement fait et inégal, et le tout beaucoup moins bien construit que ce qu'on fait aujourd'hui: cependant il y a bien de l'apparence qu'on en eût demeuré-là pour long-tems, si Mr. Huyghens n'eût songé à porter une découverte déjà si heureuse à un plus grand degré de perfection, comme il croyoit le faire, en appliquant la Cycloïde aux Pendules: Invention pourtant scavante et ingénieuse, et une des plus célèbres du dernier siècle. — On fut bientôt prévenu en faveur de la Cycloïde; mais il arriva une chose assez commune: On s'en promettoit trop; car dans la croyance que le Pendule seroit par son moyen en état de corriger toutes les autres irrégularités de l'Horloge, on commença à l'appliquer hardiment aux Horloges à Ressort, dont on retrancha la Fusée comme absolument inutile; mais on ne fut pas long-tems sans s'apercevoir de son erreur; car on trouva que le Pendule, quoiqu'à Cycloïde ne laissoit pas d'obéir aux efforts inégaux de la force motrice à peu-près comme il auroit fait sans Cycloïde.“ Um sich dieses Ergebniss auch vom wissenschaftlichen Standpunkte aus zurecht zu legen, stellt sodann Enderli verschiedene Betrachtungen an,

welche ich hier nicht wohl im Detail mittheilen kann, und gelangt zu der festen Ueberzeugung „que la Cycloïde est plus nuisible à l'égalité des tems des vibrations d'un Pendule appliqué à une Horloge, qu'elle n'y est avantageuse“, fügt dann aber bei: „Tout ceci cependant ne conclut rien contre les démonstrations de Mr. Huyghens, qui prouve que les tems des vibrations d'un Pendule décrivant des Arcs de Cycloïde seront toujours égaux, soit que ces Arcs soient plus grands ou plus petits, et ces démonstrations subsisteront toujours dans toutes leurs étendues par rapport à un Pendule dont le mouvement ayant pour seule cause la pesanteur qui ne sera point troublé par des impressions étrangères; car ce n'est proprement qu'à ces impressions étrangères que j'ai tâché de donner une vraie notion. Au reste je suis persuadé que l'invention de la Cycloïde a beaucoup contribué par accident à la perfection des Pendules, puisque ce n'était qu'à son occasion qu'on s'est trouvé obligé de se servir d'une Fourchette dont on a toujours conservé l'usage après, et la Fourchette ayant donné lieu à l'invention d'une nouvelle espèce de Palette, on évite par ces deux moyens deux grands inconvéniens auxquels on étoit assujéti auparavant, savoir le frottement continuel d'un Pivot qui soutenoit tout le poids du Pendule et la nécessité des grandes vibrations. — De la manière dont on appliquoit le Pendule aux Horloges pendant plusieurs années, on s'assujétissoit nécessairement à de grands Arcs de vibrations; ce qui sembloit rendre la Cycloïde très-nécessaire selon l'idée qu'on conçut d'abord; mais il se trouva dans la suite qu'on s'avisa heureusement d'appliquer le Pendule avec une Lentille fort pesante, et à lui faire battre les Secondes en ne faisant que de petits Arcs de vibrations. — Cette manière de construire les Pendules leur a donné une perfection à laquelle on n'aurait dû s'attendre; elle a aidé beaucoup à perfectionner les Observations astronomiques, et l'Astronomie étant perfectionnée nous a fait voir à son tour que ces Pendules sont encore sujettes à des irrégularités infiniment subtiles.“ — Nach einigen weitern Erörterungen fährt er fort: „Il y a trois choses principales qu'on pourroit soupçonner comme contribuant aux irrégularités du Pendule: La

manière de suspendre le Pendule, — l'allongement ou raccourcissement de la Verge par la chaleur et le froid, — et la résistance inégale de l'air au mouvement de la Lentille“, — bespricht sodann kurz jede dieser drei Ursachen, — und kömmt schliesslich zu der für damalige Zeit wohl ziemlich berechtigten Ansicht: „On ne peut pas douter que chacune de ces trois choses dont je viens de parler ne tendent à dérégler les vibrations du Pendule, mais il est très certain qu'on s'en apperçoit peu quand la Pendule est bien construite; car autrement il seroit presque impossible d'avoir jamais une Pendule à Seconde sur le tems moyen à une seconde près en 4, 6 ou 8 jours, etc., ce qu'on peut faire avec assez de facilité.“ — Von den vier durch Thiout redigirten Artikeln über Arbeiten unsers Enderli bezieht sich ein erster auf zwei durch ihn erfundene Echappements, während zwei andere die Ueberschriften „Sur la figure des dents des roues et des ailes des pignons, — und: Détente pour faire sonner le tems vrai avec un cercle d'équation“ besitzen, und eine vierte die von Enderli erfundene, sowohl die mittlere als die wahre Zeit zeigende, und noch die Gegenwart interessirende „Pendule d'équation“ beschreibt und abbildet. Thiout schliesst diesen vierten Artikel, welchen Berthoud nachmals unter Beifügung der Figuren in seiner „Histoire de la mesure du temps par les horloges. Paris 1802, 2 Vol. in 4 (I 188—194)“ fast wörtlich reproducirte, mit den Worten ab: „Le Sr. Enderlin a beaucoup varié la composition de cette Cadrature pour éviter la révolution des roues et leurs balotages; comme celle-ci est la dernière qu'il a fait, il faut conclure qu'elle est plus parfaite que les premières“, und es scheint in der That, dass diese letzte Disposition Enderli's bedeutend besser als diejenigen seiner Vorgänger Lebon, Leroy, Regnauld, etc., ja so zweckmässig war, dass sie sogar in der Folgezeit nicht mehr wesentlich abgeändert wurde. — Die im Vorstehenden besprochenen Arbeiten von Enderli, welchen sich noch manche andere anschliessen mochten, und vor Allem die in einem 1753 V 18 (vgl. Journal helvétique 1753 V), offenbar kurz nach seinem Hinschiede, von dem in Sachen so kompetenten Ferd. Berthoud geschriebenen Briefe gebrauchten Worte: „Mr. Enderlin étoit bon Géomètre. Il a démontré des formes

propres à faire de bons Engrénages et a traité de quelques Echapemens. L'Horlogerie a fait une perte réelle à sa mort. Si l'on doit juger par ce qu'il a fait de ce qu'il eût pû faire, il auroit été unique dans son genre; c'est le témoignage qu'en rendent différentes personnes qui l'ont connu“, liessen es mich ungemein bedauern, von den Lebensumständen dieses ausgezeichneten Schweizers fast gar nichts zu wissen, ja nicht einmal seinen Vornamen zu kennen, da ihn die Thiout, Berthoud, Dubois, etc. immer nur als „Monsieur Enderlin“ bezeichnen, und ich entschloss mich den Versuch zu wagen wenigstens einige Punkte festzustellen: Der eben mitgetheilte Passus aus dem Briefe von Berthoud erlaubte mir zu schliessen, dass Enderli 1753 zu Paris als jüngerer Mann gestorben sei, — aus dem Nekrologe des Uhrmachers Salomon Hess von Zürich wusste ich (vgl. IV 212), dass derselbe 1733 in Paris einen Uhrmacher Enderli von Basel kennen lernte, — aus dem Lexikon von Leu erfuhr ich, dass das Geschlecht Enderli in Basel schon zu Anfang des 17. Jahrhunderts florirte, indem daselbst 1609 ein Joh. Jakob Enderli Rathsherr wurde, — und aus der von Thiout seinem zweiten Artikel über die Arbeiten Enderli's angehängten Notiz: „J'ai rédigé cette théorie sur les Lettres du Sr. Enderlin et sur celles de Mr. son Père, avec lequel il correspondoit“ konnte ich endlich entnehmen, dass dieser Vater ebenfalls Uhrmacher war und muthmasslich 1741 zur Zeit der Abfassung des Buches von Thiout noch lebte. — Ich ersuchte nun Herrn Professor Fritz Burckhardt in Basel, der mir schon so oft in meinen historischen Studien bereitwilligst an die Hand gegangen war, in den öffentlichen Registern nachzusuchen, ob sich nicht am Ende des 17. oder am Anfange des 18. Jahrhunderts etwelche Nachrichten über einen Uhrmacher Enderli und dessen Familie finden, und es gelang sodann bald meinem Freunde zu constatiren, dass wirklich zu Basel in jener Zeit ein Uhrmacher Enderli existirte, nämlich

Hans Georg Enderli, der 1698 mit Salome Schneider copulirt wurde, — von ihr drei Knaben: Hieronymus (1704 XII 23), Lukas (1706 II 23), Hans Georg (1714 V 31) erhielt, — und 1754 V 10 zu St. Theodor im Alter von 76 Jahren, 5 Monaten und 11 Tagen beerdigt wurde.

aber allerdings ein „embarras de richesse“ drohe, indem sich auch noch ein nur wenig jüngerer Uhrmacher desselben Namens finde, nämlich

Wilhelm Andreas Enderli, der 1709 mit Anna Magdalena David getraut wurde, — von ihr vier Knaben: Hans Jakob (1710 I 26), Andreas (1714 VI 3), Abraham (1719 IV 26), Christoph (1724 V 23) erhielt, — und 1733 VI 28 im Alter von 52 Jahren beerdigt wurde,

ja sogar noch ein dritter und ein vierter, nämlich zwei

Andreas Enderli, von welchen der ältere 1727 V 19 eine Salome Wild heirathete, — der jüngere aber 1718 V 31 geboren, und im Februar 1755 im Alter von 36 Jahren, 8 Monaten und 15 Tagen begraben wurde,

welche ich hier nur aufführe, um zu zeigen, dass die Enderli eine Uhrmacher-Familie „par excellence“ war. Da Wilhelm Andreas schon 1733 starb, so kann er nicht wohl der von Thiout erwähnte Vater und Correspondent gewesen sein, so dass Er und seine Söhne für uns ebenfalls aus Betracht fallen, und somit nur Hans Georg Enderli, für welchen alles klappt, mit seinen Söhnen übrig bleibt. Welcher von diesen Söhnen ist nun aber unser Pariser Uhrmacher? Diess lässt sich nun allerdings nach den vorliegenden Daten kaum mit voller Sicherheit entscheiden; aber dennoch scheint mir, dass der Acuserung von Berthoud der jüngste Sohn am besten entspreche, und so würde ich also das gewünschte Curriculum vitae vorläufig wie folgt feststellen:

Hans Georg Enderli wurde 1714 einem Uhrmacher gleichen Namens zu Basel geboren, — widmete sich ebenfalls dem in dieser Familie einheimischen Berufe, — gieng schon als junger Mann nach Paris, wo er sich alsbald etablirte, — erwarb sich durch theoretische und praktische Arbeiten einen ungewöhnlichen Ruf, — starb aber schon 1753 zu allgemeinem Bedauern,

wenn auch unter dem Vorbehalte, dasselbe nach allfälliger Auf-
findung neuer Akten revidiren zu dürfen.

443) Des zu Bern am 14. December 1890 einem Gehirn-
schlage erlegenen, ebenso lebenswürdigen als um die Topo-
graphie seines Vaterlandes hochverdienten, zum Unterschiede

von einem gleichnamigen Vetter gewöhnlich schlechtweg als „Regierungsstatthalter“ bezeichneten Gottlieb Studer habe ich schon (III 412) bei Anlass seines Vaters, des Amtschreibers Sigmund Gottlieb Studer in Langnau (1761—1808; vgl. auch meine Geschichte der Vermessungen in der Schweiz pag. 116—117) kurz gedacht, — und muss für den Detail seiner zahlreichen und bahnbrechenden Alpenreisen theils auf dessen Publicationen, welche in dem classischen Werke „Ueber Eis und Schnee. Bern 1869—83, 4 Theile in 8“ gipfeln, theils auf die übersichtliche Schilderung verweisen, welche Dr. H. Dübi in seiner Note „Zur Erinnerung an Gottlieb Studer (Schweiz. Alpenz. 1891 Nr. 5)“ von demselben entworfen hat. Ich will hier nur noch kurz erwähnen, dass sich auf Gottlieb Studer, der am 5. August 1804 zu Langnau geboren wurde, die Neigungen seines Vaters vollständig vererbten, — dass er sich schon 1819, wo er (vgl. Notiz 297) mit seinem zehn Jahre ältern Vetter, dem nachmals so berühmten Geologen Bernhard Studer, einen grössern Ausflug in die Alpen unternahm, auf dem Susten in einem ersten Panorama versuchte, — dass er später jede ihm zu Teil werdende Musse dazu benutzte um bald allein, bald in Gesellschaft seiner Zürcher-Freunde Melchior Ulrich, Jakob Siegfried, Heinrich Zeller, etc. die höchsten Berge und die entlegensten Thäler zu erforschen, — und dass es noch an seinem späten Lebensabend, trotzdem die Kräfte zu schwinden und die Augen ihren Dienst zu versagen begannen, für ihn die grösste Freude war im Begleite seines treuen Adlatus Kernen kleinere Bergtouren zu unternehmen und sich in Gottes freier Natur zu bewegen. — Seitdem ich Obiges geschrieben habe, ist im Jahrbuche des schweiz. Alpenclubs für 1890/91 nebst einem guten Bilde von Studer eine von H. Dübi gehaltene Rede „Zum Gedächtniss Gottlieb Studers“ erschienen, welcher ein Verzeichniss der von dem Verstorbenen in den Jahren 1825—1883 ausgeführten Hoch-Touren angehängt ist.

444) Bei der Trauerfeierlichkeit, welche am 17. Januar 1891 zu Zürich in der Fraumünsterkirche für den seinen vielen Freunden, Collegen und Schülern so unerwartet entrissenen Oberst Karl Pestalozzi statt hatte, hielt Professor Wilh. Ritter eine, nachher in der „Schweizerischen Bauzeitung“ und auch in Sepa-

ratabdruck, unter Beigabe eines trefflichen Bildes, erschienene, den Lebenslauf des Verstorbenen, seinen Charakter und sein Wirken meisterhaft schildernde Rede, welcher ich unter Benutzung eigener Erinnerungen folgende Einzelheiten entnehme: Am 4. Mai 1825 im Neuhof bei Wildegg als Urenkel des berühmten Pädagogen und Volksschriftstellers Heinrich Pestalozzi geboren, und am 14. Januar 1891 zu Zürich als letzter Nachkomme desselben verstorben, erhielt Karl Pestalozzi seine erste Schulbildung in dem damals berühmten Lippe'schen Institute auf Schloss Lenzburg, besuchte sodann die Kantonschule in Zürich, bildete sich nachher auf den polytechnischen Schulen zu Karlsruhe und Wien zum Ingenieur aus, und kehrte von da in seine Vaterstadt zurück, um sich in dem gewählten Berufe praktisch zu bethätigen, sowie seiner Militärpflicht zu genügen. Beides geschah mit bestem Erfolge, indem er sich alsbald an den unter Leitung von Joh. Wild im Gange befindlichen Aufnahmen für unsere schöne Kantonskarte betheiligte, verschiedene Arbeiten für die damals von seinem Namensvetter Heinrich Pestalozzi besorgte kantonale Strassen- und Wasserbau-Inspektion ausführte, bei mehreren Eisenbahn-Studien und -Absteckungen mitwirkte, den Bau eines für seine Familie bestimmten Hauses beaufsichtigte, etc., und auch als Artillerie-Officier relativ schnell avancirte. — Als sodann 1855 das eidgenössische Polytechnikum gegründet und bei der rasch anwachsenden Schülerzahl ein Hilfslehrer an der Ingenieurschule nöthig wurde, fiel die Wahl auf unsern Pestalozzi, der den neuen Wirkungskreis bald lieb gewann, auch nach wenigen Jahren „in Anerkennung seiner guten Dienste“ zum Professor befördert wurde, ja nach dem Tode des unvergesslichen Culmann dessen Nachfolge als Vorstand der Ingenieurschule erhielt. „Sein Vortrag war klar und schlicht, frei von rhetorischem Schwung, aber auch frei von unfruchtbarer, phantasievoller Speculation; er kannte die Bedürfnisse des praktischen Lebens; er war wohl vertraut mit der in sein Fach schlagenden Literatur, und er verstand, es seinen Schülern das Beste und Wichtigste in geordneter Form zu bieten. Unvergesslich sind jedem seiner Schüler die Geduld und die liebenswürdige Art, mit der er seines Amtes im Zeichensaale waltete; wie erfrischend wirkten

da seine heitern, witzigen Bemerkungen: wie köstlich war der Humor, mit dem er die trockenen Zahlen und Figuren zu beleben wusste.“ — In dem für unser Land so wichtigen Wasserbau, auf den sich später auch seine Haupt-Vorlesungen und die meisten seiner in verschiedenen Zeitschriften publicirten Abhandlungen bezogen, zählte Pestalozzi bald zu den Autoritäten, und wurde so von Behörden und Privaten vielfach über einschlagende Arbeiten und Streitigkeiten zu Rathe gezogen, wobei „der Ernst und die Gewissenhaftigkeit mit der er seine Arbeit erfasste, — der gesunde Blick mit dem er die Verhältnisse und die Menschen durchschaute, — sein leutseliges und versöhnliches Wesen“ allgemeine Anerkennung fanden. Seine Abhandlung „Ueber die Rhein correction im Canton St. Gallen“, welche er 1872 in der „Vierteljahrsschrift“ der zürcherischen naturforschenden Gesellschaft, der er seit 1859 angehörte, niederlegte, und sein im Einverständnisse mit Linthingenieur Legler verfasster „Rapport sur les conditions de l'écoulement du Rhône à Genève et Propositions tendant à l'améliorer. Lausanne 1876 in 4“ werden von Sachkundigen als höchst werthvolle Arbeiten bezeichnet. — Ohne all' das Gute aufdecken zu wollen, das Pestalozzi durch Rath und That im Stillen ausübte, bleibt noch der vielen Dienste zu gedenken, welche er seiner Vaterstadt als langjähriges und thätiges Mitglied der Baucommission, sowie des kleinen und grossen Stadtrathes, erwies, braucht ja nur daran erinnert zu werden, dass auf die vier Jahre, während welchen er das Amt eines Bauherrn bekleidete, die Erstellung der Bahnhofstrasse und der Bahnhofbrücke fiel, — ferner seiner rastlosen und aufopfernden Thätigkeit als Mitglied und Präsident der Vorsteherschaften für Tonhalle und Theater, — und endlich seiner treuen Fürsorge für die Pestalozzi-Stiftung in Schlieren, deren Insassen er wie ihm anvertraute Kinder behandelte, ja gewissermassen als einen Ersatz für die ihm fehlende eigene Familie betrachtete. — Die Sicherheit, mit welcher sich Pestalozzi in den verschiedensten Kreisen bewegte, — seine Sprachengewandtheit und Dienstfertigkeit, — sein unverwundlicher, durch ein seltenes Unterhaltungstalent secundirter Humor, — kurz eine ganze Reihe nicht häufig in derselben Person und in solchem Masse vereinigter geselliger Eigenschaften bewirkte,

dass er überall am Platze war, wo man ihn hinstellte: Wie er 1859, wo er den zum Abschlusse des Zürcher-Friedens versammelten Diplomaten als Ordonnanzofficier beigegeben war, seinen Dienst auf das trefflichste besorgte, so wusste er sich in der feinsten Damengesellschaft gerade so angenehm und fast unentbehrlich zu machen wie in dem einfachsten Freundeskreise, und dann wieder einen Ausflug oder einen Commers zur grössten Freude der Jungmannschaft zu leiten. — Bis wenige Tage vor der Katastrophe, welche Pestalozzi seinen Freunden und Schülern entriss, erfreute er sich, wenigstens anscheinend, „einer unverwüsthlichen Gesundheit, einer Frische, einer Regsamkeit und Jugendlichkeit, wie sich bei so hohem Alter selten findet; Jahr um Jahr war über sein Haupt hinweg gegangen ohne ihn zu schwächen; er schien eine eiserne Natur zu besitzen.“ Doch sollte es unerwartet anders kommen: Nachdem Pestalozzi noch am 7. Januar den Abend in froher Gesellschaft zugebracht, ja noch am 8. Januar seine gewohnten Vorlesungen abgehalten hatte, sank er am Morgen des 9. Januar plötzlich, von unsichtbarer Hand getroffen, zu Boden, und wenn auch der Docht noch einige Tage weiter glimmte, so reichte doch alle ärztliche Kunst nicht hin ihm wieder anzufachen, sondern gegentheils fuhr am 14. ein Windhauch über ihn weg und schloss ein schönes und wohlbenutztes Erdenleben für immer ab.

445) Mit Erlaubniss des Verfassers, Herrn Professor Dr. Julius Stiefel, entnehme ich dem an 19. Juli 1891 in der „Neuen Zürcher-Zeitung“ erschienenen, der Erinnerung an den sel. Dr. Leonhard von Muralt gewidmeten Artikel folgende Stellen:

„Leonhard von Muralt wurde geboren den 1. März 1806 im „Schönenhof“ zu Zürich. Sein Vater, in jüngeren Jahren Officier in holländischen Diensten, später einem Handelsgeschäft vorstehend, widmete sich daneben mit Vorliebe gemeinnützigem und wohlthätigem Wirken. Die Mutter, Elisabetha, geb. Schinz, war eine sehr geweckte, körperlich und geistig rüstige und energische Frau, die mit 84 Jahren noch stundenlang am Spinnrad sass. Die Eltern liessen dem Knaben die sorgfältigste Erziehung und reiche Ausbildung angedeihen. Er durchlief die Bürgerschule bis zum zwölften Jahre, die dreiclassige „Gelehrtenschule“ (Lateinschule), dann das Collegium humanitatis. Am

13. März 1823 wurde er in das med.-chirurgische Cantonalinstitut aufgenommen. Es war diess eine seit 1782 bestehende, auf bescheidene Mittel angewiesene Anstalt, an welcher besonders zürcherische Spitalärzte als Lehrer wirkten, und welche unbemittelte Zöglinge zu praktischer Wirksamkeit leidlich auszurüsten vermochte, den bemittelteren eine ausserordentliche Vorbildung für weitere Universitätsstudien verlieh. Nach Absolvirung des dreijährigen Curses glaubte Muralt: „eine sichere Basis seiner medicinischen Studien gelegt zu haben, um mit Vortheil die Hochschule besuchen zu können.“ Und so zog er zu Ostern 1826 als ein lebens- und studienfroher junger Mann von ritterlicher Haltung nach Göttingen. Hier lag er weitere fünf Semester den medicinischen Studien ob und hörte nebenbei ein Collegium über Psychologie, Geschichte der Philosophie und Politik. Er bestand sein Doctorexamen den 15. März 1828. Nun erwachte erst recht in ihm die Lust, durch den Besuch der bedeutendsten medicinischen Anstalten und Kliniken Europas seine beruflichen Kenntnisse und durch die Anschauung weit aufgerollter Bilder von Städten, Ländern und Menschen seine Lebenserfahrung zu vermehren. Ihn drängte es nach einem mächtig ausgedehnten Reiseleben. Noch aber hielt ihn etwas auf ein Semester in Göttingen zurück, etwas, was den schönsten Reiz, das begleitende Glück seines bisherigen Jugendlebens ausgemacht hatte, was als hellster Sommenglanz über der Segensfülle seiner zukünftigen Studien- und Wanderzeit fortleuchten sollte, — die Freundschaft mit J. Konrad Meyer: Der um ein Jahr jüngere, von der Knabenzeit an ihm vertraute Freund war 1827 nach Göttingen nachgekommen. Seither lebten sie sich aufs innigste in einander ein, wurden völlig unzertrennlich. Gemeinsam betrieben sie ihre Studien; gemeinsam machten sie ihre Ferientouren nach Kassel und Umgegend, an den Rhein, ins Sachsenland; gemeinschaftlich wollten sie denn auch ihre abschliessende grosse Studienreise antreten. Und so eng verbunden sie sich allezeit in ihren Beobachtungen, dass von ihrem spätern Bericht über dieselben an den Gesundheitsrath in Zürich Meyer den für Beide geltenden ersten, Muralt den zweiten Theil verfasste. So wartete er, seine Zeit mit Bethätigung an chirurgischen Operationskursen, hauptsächlich ophthalmologischen,

ausfüllend, die Doctorpromotion seines Freundes ab, die am 27. August stattfand. Dann traten sie wohlgemuth ihre Studienreise an. Dieselbe führte sie über Berlin, Hamburg, Kopenhagen, Würzburg, München, Wien, durch Italien bis nach Florenz, Livorno, Genua, nach Marseille, Montpellier, Paris, London, Edinburg, mit je sechs Monaten Aufenthalt in Berlin, Wien und Paris. Die Rückreise von England erfolgte am 7. Sept. 1831 über Rotterdam, Utrecht, Antwerpen, Brüssel, durch Lothringen und Elsass. In Basel wurden die nach fünfjähriger Abwesenheit Zurückkehrenden von beiden Elternpaaren abgeholt, und am 23. October betraten sie wieder Vaterstadt und Vaterhaus. Als Jünglinge waren sie ausgezogen, als wohlgereifte Männer, reich an Kenntnissen und Fertigkeiten, kamen sie heim und bramten vor Begier, zu heilen, zu helfen, zu nützen, zu fördern und Gutes zu wirken in mannigfacher Art. Rasch traten sie ins ärztliche Arbeitsfeld ein. Nie getrübt, in schönem Parallelismus der Lebensweise dauerte ihre Freundschaft fort. Im nämlichen Jahre 1832 vermählten sie sich: Muralts Gattin wurde Henriette Hirzel, während Meyer sich mit Kleophea Henriette Hofmeister verband. — Seinem ärztlichen Berufe lebte Muralt mit Lust und Eifer: So wie er durch all' seine Studienjahre hin den klaren Plan verfolgte, eine möglichst vielseitige medicinische Bildung und doch auf ein oder zwei Gebieten, dem geburtshülflichen und dem ophthalmologischen, besonders erhöhte Kenntniss und Fertigkeit sich zu erwerben, behielt er auch während seiner Praxis Sinn und Auge offen für die Fortschritte der Wissenschaft, hielt sich stets auf dem Laufenden, Neues mit Interesse sorgfältig prüfend, Schwindelhaftes mit glücklichem Spürsinn rasch herausmerkend. 1833 wurde er Privatdozent der Augenheilkunde an der neugegründeten Universität und las, so weit es ihm seine wachsende Praxis gestattete, jedes zweite oder dritte Semester ein Colleg oder leitete gutbesuchte Operationscurse. Unter seinen Schülern war Friedrich Horner, der ihm zeitlebens dankbar ergeben blieb und seine sichere Kunst des Operirens pries. Diese verschaffte ihm steigenden Erfolg und Zulauf von Stadt und Land. — Inzwischen wurde in ihm immer mächtiger der Drang das ärztliche Wirken mit dem gemeinnützigen zu verbinden, so dass er später sogar zu Gunsten des letzteren

seine ausgedehnte und einträgliche Praxis reduzirte: Von 1834 an war er Arzt der Blinden- und Taubstummenanstalt, seit 1839 Mitglied des Gesundheitsrathes und der Spitalpflege, seit 1863 Präsident der Curatel des Krankenmobiliemagazins, seit 1872 Präsident der medicinischen Bibliotheksgesellschaft. Zugleich widmete er, in die Fusstapfen seines Vaters tretend, auch der Stadtgemeinde und ihren Wohlthätigkeitsanstalten seine unermüdete Thätigkeit. Hierüber spricht sich das amtliche Schreiben, welches die goldene Verdienstmedaille der Stadt Zürich begleitete, womit die Behörde 1878 dem verdienten Manne die städtische Anerkennung aussprach, folgendermassen aus: „Während 33 Jahren, von 1841 bis 1874, war Herr Dr. L. v. Muralt ununterbrochen Mitglied des Grossen Stadtrathes. Er leistete in dieser Stellung durch seinen einsichtigen, besonnenen und freimüthigen Rath dem Gemeindegewesen wesentliche Dienste. Im Gebiet des Armenwesens war er als Mitglied der Armenpflege und durch seine mannigfachen Anregungen im Armenväterverein in hervorragender Weise thätig. Mit ganz besonderer Hingebung, Einsicht und Treue wirkte er seit 1859 als Mitglied der Pfrundpflege und speciell in der mühevollen und schwierigen Stellung als Vorstand der Hausordnungssection. Die Stiftung des Bürgerasyls, dessen Erbauung und Einrichtung ist wesentlich seiner Anregung und Thatkraft zu verdanken. Dreissig Jahre lang besorgte er auch vorzugsweise das städtische Begräbnisswesen. Er vermittelte mit seltenem Geschick und Ausdauer den Ankauf des neuen Centralfriedhofes für die Stadt. Er betheiligte sich bei der Einrichtung des allgemeinen bürgerlichen Friedhofwesens in hervorragender Weise durch seinen sachkundigen und erfahrungsreichen Rath, und die friedliche und gerechte Ausscheidung zwischen der politischen und den drei Kirchengemeinden betreffend die Friedhöfe ist namentlich seiner einsichtigen und loyalen Vermittlung zu verdanken. Alle diese Dienste wurden der Vaterstadt in reinster Hingebung und Anspruchslosigkeit geleistet; es ist Pflicht ihrer Behörden, dieselben durch einen besondern Akt anzuerkennen.“ — Auch in privaten Gesellschaften und Instituten bethätigte sich Herr Muralt: als Mitstifter von Arbeiterwohnungen, als Vorstand der Gesellenherberge zum Wellenberg, als Präsident der Armen-

commission der Freimaurerloge, als Präsident der Saffranzunft. Diejenige Stellung aber, die — neben der Pfrundhauspflege — ihm am meisten am Herzen lag und der er seine intensivste Sorgfalt widmete, war die Stelle des unbesoldeten Arztes der Blinden- und Taubstumm-Anstalt, der sein Vater sein warmes Interesse zugewendet hatte. Es war die erste wohlthätige Stellung, in die er einst eintrat und diejenige, aus welcher er sich am spätesten zurückzog. Einige Andeutungen über sein Wirken für diese Anstalt mögen uns eine annähernde Vorstellung geben über die Art und Weise, in welcher er überhaupt den ihm anvertrauten Aemtern und Pflichten gerecht wurde: 1834 zum Arzt dieser Anstalt ernannt, zog er sofort auch seinen Freund Konrad Meyer ins Interesse. Die Beiden kamen häufig, sie theilten sich in das Studium und die Umschau, Muralt hauptsächlich für das Ophthalmologische, Meyer für die Gehörheilkunde, und was im Ausland in Operationsversuchen, Gehöruntersuchungen, Höhrrohren Neues aufkam, wurde gewissenhaft geprüft und verwendet. Für Muralt insbesondere wurde das Wirken für die Anstalt eine Herzensangelegenheit. Ungerufen kam er immer wieder, von seinen Spazierritten nahm er gerne den Rückweg an der Anstalt vorbei, band draussen sein Pferd ans Gitter und erkundigte sich drinnen, wie alles stehe und gehe. Von reiner Menschenliebe, von warmer Theilnahme für das Individuum, von psychologischem Interesse geleitet, lebte er sich ganz hinein in das Wesen der Blindheit und Taubstummheit, in die besondere Anschauungs- und Gefühlsweise dieser Armen. — Muralt war kurz angebunden. Durchfahrende Energie bildete den Grundzug seines Wesens, und er hat viel damit zu Stande gebracht. Bisweilen ramte er auch an. „Da habe ich wieder einen Schuh voll herausgeholt“, pflegte er dann zu sagen und griff die Sache auf andere Art an. Von Haus aus besass er eine bedeutende Schärfe der Beobachtung, besonders für menschliche Schwächen, und für verrottete und verkehrte Zustände, dazu eine gute Dosis Sarkasmus. Er hatte ein eigenes Talent, sein Urtheil in kurzen, schlagenden Sätzen und beissendem Witz abzugeben, er war ein Meister im geflügelten Worte. Einem etwas bequemen Secretär, der seine Billigung oder Missbilligung über fallende Voten physiognomisch auszudrücken be-

liebte, flog eines Tages wie ein Pfeil die Bemerkung zu: „Wir brauchen einen Secretär nicht um Gesichter zu schneiden, sondern um Notizen zu machen und zuverlässige Protokolle.“ — Die Kraftnatur Muralt überlebte den gleichgesinnten Freund, der 1881 aus ähnlichem Wirken in engerem Rahmen abschied, fast um ein Jahrzehnt, als ein körperlich und geistig gleich rüstiger Patriarch wie eine mächtige Eiche einen reichen Nachwuchs überragend, bis auch er am 1. April des Jahres 1891 das Zeitliche segnete.“

Im Anschluss an vorstehende Auszüge aus Prof. Stiefels Artikel erinnere ich noch einerseits daran, dass, wie ich diess früher in dem Schriftchen „Carl Heinrich Gräffe. Zürich 1874 in 8“ näher auseinander gesetzt habe, Zürich es wesentlich Muralt's Aufenthalt in Göttingen verdankt, in dem unvergesslichen Gräffe eine Lehrkraft ersten Ranges erhalten zu haben, — und anderseits, dass Muralt von 1841 hinweg bis zu seinem Tode, also während einem halben Jahrhundert, der zürcherischen naturforschenden Gesellschaft angehörte, und an ihren Verhandlungen ziemlich regelmässig Theil nahm, bis dieselben für ihn (vgl. Nr. 436, Note 17) grösstentheils ungeniessbar wurden.

446) Zum Andenken an den am 10. Mai 1891 in München verstorbenen berühmten Botaniker Carl von Nägeli bringe ich, nach der Neuen Zürcher-Zeitung vom 16. Mai und mit Erlaubniss von Herrn Professor Carl Cramer, die Worte zum Abdruck, welche dieser würdige Schüler des Verstorbenen am 13. Mai vor dessen im Zürcher-Centralfriedhofe behufs der gewünschten Feuerbestattung aufgebahrtem, mit Kränzen und Palmblättern reichgeschmücktem Sarge an die leidtragende Versammlung richtete:

„Unaufgefordert und doch gewissermassen im Namen der nächsten Anverwandten des Heimgegangenen, sowie seiner zahlreichen hiesigen Verehrer und ehemaligen Collegen stehe ich hier, um dem Verewigten noch einige Worte der Liebe und Dankbarkeit zu widmen. — Carl von Nägeli wurde geboren am 17. März 1817 zu Kilchberg bei Zürich als der Sohn eines allgemein beliebten Landarztes, des nachmaligen Erziehungs- und Regierungsrathes Nägeli. — Schon von frühester Kindheit an bildeten Bücher die Lieblingsbeschäftigung von Nägeli. Es

war ein Glück für seine zarte Constitution, dass er eine relativ kräftiger organisirte Schwester besass, die mehr Lust am Landleben hatte und dadurch den Bruder unwillkürlich in Feld und Wald zu locken wusste. Dort erhielt der künftige Botaniker zugleich die erste Anregung zum Sammeln und Beobachten. — Den ersten Jugendunterricht empfing der Knabe in einer von seinem Vater und einigen Dorfmatadoren gegründeten Privatschule. Dann besuchte er das Gymnasium in Zürich, wo er sich durch Fleiss und Begabung bald die Zuneigung seiner Lehrer erwarb. — Später, zum Zweck des Studiums der Medicin an der neugegründeten Universität immatriculirt, fühlte sich Nägeli mit manchen Andern besonders von Oken mächtig angezogen. Mehr und mehr erkaltete aber dabei sein Interesse für die medicinischen Fächer, und nachdem auf die Vermittlung seiner vielvermögenden Mutter, welcher des Sohnes Wesen überhaupt mehr verwandt war, der Anfangs widerstrebende Vater eingewilligt hatte, begab sich Nägeli zu De Candolle nach Genf, um die Laufbahn eines Botanikers zu betreten. Hier machte der Jüngling so rasche Fortschritte, dass er im Jahr 1840 auf Grund einer umfangreichen, seinem Lehrer und nachherigen Freund Oswald Heer gewidmeten Abhandlung über die Cirsien der Schweiz den Doctortitel der Zürcher Universität erwarb. — Nach einem kürzern Aufenthalt in Berlin zum Studium der Hegel'schen Philosophie — der scharfe Beobachter und objective Kritiker blieb zeitlebens philosophischer Speculation zugehan — wandte sich Nägeli Jena zu, um sich dort von dem berühmten Botaniker Schleiden in die Geheimnisse des Mikroscoops einführen zu lassen. Eine Folge seines Jenenser-Aufenthaltes ist die von Schleiden und Nägeli herausgegebene Zeitschrift für wissenschaftliche Botanik. In dieser Zeitschrift, welcher Schleiden bloss seinen Namen lieh, veröffentlichte Nägeli seine Aufsehen erregende Entdeckung der Spermatozoiden der Farne, sowie der Rhizocarpeen. Hier war es auch, wo er als der erste die Bedeutung der Scheitelzelle auseinandersetzte und an verschiedenen Beispielen zeigte, mit was für einer erstaunlichen Gesetzmässigkeit die Pflanze oft von Zelle zu Zelle aufgebaut wird. — Eine längere Reise mit seinem Freund Kölliker, dem nachmaligen Professor und Geheimrath in Würzburg, nach

Italien (bis Palermo) schloss Nägeli's eigentliche Studienzeit ab. — Seine Heirath mit der Tochter einer angesehenen Zürcherfamilie führte Nägeli 1845 auf der Hochzeitsreise nach England, wo er an der Südwestküste einen längeren Aufenthalt machte und reiches Material zu weiteren Untersuchungen gewann. Letztere bilden einen wesentlichen Theil des Inhaltes des 1847 erschienenen Werkes: Die neuern Algensysteme und Versuch zur Begründung eines eigenen Systemes der Algen und Florideen. — In den folgenden Jahren sehen wir Nägeli in Zürich als Privatdocenten der Universität und Lehrer der Botanik an der Thierarzneischule, dann als ausserordentlichen Professor der Hochschule. Die Jahre 1850 und 1851 sind es, in welchen ich das Glück hatte, mit Nägeli in nähere Berührung zu treten. Es war eine schöne Zeit! Da wurden nicht bloss Staubfäden gezählt und Blattformen beschrieben; es ging in die Tiefe, ans Mark des Lebens! Nägeli's Vorträge waren nicht eigentlich glänzend: in wohl gesetzter, ruhiger Rede flossen sie dahin; aber gehaltvoll, fesselnd, klar waren sie im höchsten Grade. Nägeli sagte oft, sehr oft: ich glaube, nach meiner Meinung u. d. g. Wer aber daraus schliessen wollte, Nägeli habe es geliebt, seine Person in den Vordergrund zu stellen, der würde sich arg täuschen. Ich habe keinen Menschen kennen gelernt, der weniger eitel, in richtiger Würdigung seines wirklichen Werthes weiter von jeder Form des Streberthums entfernt gewesen wäre als Nägeli. Nägeli musste so reden, wie er sprach; denn was er bot, war meist das Ergebniss seiner Anstrengung, und was er gefunden hatte, das Beste, was sich überhaupt damals bieten liess. Und nun erst die mikroskopischen Uebungen bei Nägeli: Diese Sicherheit des Blicks, diese Gewandtheit in der Stellung wissenschaftlicher Fragen! Es war eine Lust! — Nachdem Nägeli schon einige Jahre vorher einen Ruf nach Giessen erhalten, aber abgelehnt hatte, folgte er 1852, von zwei Specialschülern begleitet, einem neuen Ruf nach Freiburg im Breisgau. In den drei Jahren, die er daselbst verweilte, entstanden zum grössten Theil die Arbeiten, die später in den von Nägeli und mir herausgegebenen pflanzenphysiologischen Untersuchungen enthalten sind, insbesondere das umfangreiche Werk über das Stärkemehl und die Intussusceptionstheorie. — Ein lebhafter,

geselliger Verkehr und die schöne Gegend machten Nägeli das Verlassen dieses Wirkungskreises schon nach 3 Jahren schwer. Aber, da es das Vaterland war, welches ihn zurückrief, und aus Erwägungen, durch die Nägeli mich zu grossem Dank verpflichtet hat, entschloss er sich im Herbst 1855 die Professur für allgemeine Botanik an dem damals eben eröffneten schweizerischen Polytechnikum in Zürich anzunehmen. — Indessen litt es ihn hier nicht länger als zwei Jahre. Auch waren dies wohl die wenigst glücklichen seines Lebens: am Tage der Uebersiedelung starb seine geliebte Mutter. Infolge seiner langen anstrengenden Thätigkeit am Mikroskop befiel ihn ein schweres Augenleiden, welches nur durch die ausgezeichnete Behandlung eines Horner ohne bleibenden Nachtheil gehoben wurde. — Im Sommer 1857 erging an Nägeli der Ruf an die Universität München, ein Ruf, doppelt ehrenvoll für ihn, weil in jener Zeit König Max II. bestrebt war, die Notabilitäten der Wissenschaft und Litteratur an seinen Hof zu ziehen, um München, das sich unter der Regierung Ludwigs des Ersten in künstlerischer Beziehung so mächtig gehoben hatte, nun auch in wissenschaftlicher auf gleiche Höhe zu heben. — In München fand Nägeli ein reiches Feld der Arbeit, zunächst allerdings mehr praktischer Natur; galt es doch vor allem ein der bedeutenden Periode würdiges botanisches Institut zu erstellen. Um die besten Einrichtungen kennen zu lernen, machte Nägeli aus Auftrag der Regierung eine Reise nach Petersburg, wo er die Freude hatte, seinen Freund Eduard von Regel wieder zu sehen, nachher auch nach Paris. Dann begannen die Vorarbeiten zum Bau des grossen Gewächshauses, mit Hörsaal, Sammlungsräumen, Laboratorien auf der Nordseite. Hier lehrte von Nägeli in der Folge, hier bildete er eine Reihe von Botanikern, um in den Mussestunden zugleich zahlreiche, tief sinnige Werke zu schreiben. — Es würde zu weit führen, alle letztern hier mit Namen zu nennen; auch geben deren Titel meist nur eine unvollkommene Vorstellung von dem mannigfaltigen Inhalt. Ich erinnere daher bloss an seine wichtigen Untersuchungen über den Gefässbündelverlauf, an seine bahnbrechenden Arbeiten über die Untersuchung mikroskopischer Objecte im polarisirten Licht, an die klassische Bearbeitung der Frage der Varietätenbildung und der Gesetze der Hybridation, an

seine Werke über niedere Pilze und Gährung, an das von Nägeli und Schwendener herausgegebene Mikroskop, welches später in zweiter Auflage erschien, an Nägeli's mechanisch-physiologische Theorie der Abstammungslehre, an die von Nägeli und Peter veröffentlichten Werke über Hieralien. Eine Riesenarbeit ist in diesen Publicationen niedergelegt, doppelt bewundernswerth wegen der Heterogenität der Themata und der Schwierigkeit der einzelnen Probleme. — Kein Wunder, wenn unter diesen Umständen Nägeli's Gesundheit allmählig erschüttert wurde: Nach seinem 60. Lebensjahr stellten sich häufige Störungen im Nervensystem, besonders Schwindelanfälle ein. Nägeli kämpft dagegen an, sieht sich aber nach wiederholten vergeblichen Versuchen gezwungen, auf seine Lehrthätigkeit zu verzichten. Plötzliches Nachlassen der Körperkräfte, Kopfschmerzen und dergleichen verurtheilen ihn zeitweise sogar zu gänzlicher Unthätigkeit oder fesseln ihn ans Krankenlager. Ein Anfall der Influenza im Jahre 1889 auf 1890 führt den gänzlichen Verfall der Kräfte herbei. Zwar erholt sich Nägeli, Dank vorzüglichster ärztlicher Umsicht und sorgsamster Pflege durch die Seinigen, wieder so weit, um im Sommer 1890 ins Gebirge gehen zu können; ein monatelanger Winteraufenthalt an der Riviera scheint ihn neu zu beleben. Da, kaum nach Hause zurückgekehrt, von Seiten der wissenschaftlichen Anstalten Münchens bei Anlass seines 50jährigen Doctorjubiläums nochmals hoch gefeiert, wird er vom unerbittlichen Tod erfasst! — Nun, so lebe denn wohl, theurer Meister! Schlicht und recht bist Du ins Leben eingetreten, geräuschlos dessen Bahnen gewandelt, ohne Schaugepränge ziehst Du von himmen! Du konntest das; denn Du warst ein wahrhaft grosser Mann! Die Früchte Deines Genius sind Dein unvergänglicher Ruhm!“

Ich füge noch bei, dass Nägeli der Zürcherischen und der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft erst als actives, später als Ehren-Mitglied angehörte, — einer zahlreichen Menge ausländischer Akademien und Gesellschaften nicht zu gedenken, welche sich beehrt fühlten, den gefeierten Namen auf ihre Verzeichnisse setzen zu können.

447) Den III. 56—57 über den Sohn Isaak Habrecht gemachten Mittheilungen ist beizufügen, dass Joh. Christ. Sturm

von dessen „Tractatus de planiglobio coelesti ac terrestri. Argentorati 1628 in 4“ nicht nur, wie bereits erwähnt, 1662 eine neue Ausgabe veranstaltete, sondern auch noch „Nürnberg 1666 in 4“ eine deutsche Uebersetzung auflegte. Ferner ist zu erwähnen, dass derselbe Habrecht von dem zur Zeit trotz vielen Mängeln ziemlich beliebten, — angeblich die ganze Arithmetik, Geometrie, Astronomie und Geographie umfassenden Buche —, welches Joseph Lange (Kaysersberg im Elsass 1570? — Freiburg i. B. 1630?; Prof. math. et græce Freiburg) unter dem Titel „Elementale mathematicum. Friburgi 1612 in 4 (auch 1617)“ herausgegeben hatte, eine neue und (nach Angabe des Titels) auch vermehrte Ausgabe „Argentorati 1625 in 4“ veranstaltete, wobei er sich dem Leser als „Phil. et Med. Doct.“ vorführt, und sich überdiess am Schlusse der Vorrede die Bezeichnung „Philalethes (Wahrheitsfreund)“ beilegt, ohne sich jedoch dieselbe z. B. durch Verbesserung der äusserst mangelhaften Ortstafel denselben auch wirklich zu verdienen. In dieser Tafel findet man nämlich, um letzteres Urtheil auch nur durch Ein Beispiel zu belegen, die fameuse Angabe:

„Tigurum, Helvetiæ, Zürich: Long. 29° 0', Latit. 46° 48' und unmittelbar darunter

„Lacus tigurinus „ 33 47 „ 47 32“

was dem doch auch für damalige Zeit ein bischen stark ist.

448) Da ich für die Vierteljahrsschrift der deutschen astronomischen Gesellschaft, nach dem Wunsche des leider seither ebenfalls verstorbenen Professor Schönfeld in Bonn, eine ziemlich einlässliche Biographie unsers lieben, zu Genf 1891 in der Nacht vom 24./25. Februar durch einen Herzschlag seiner Familie und der Wissenschaft entrissenen Oberst Emil Gautier bearbeitet habe, und überdiess in einer nächsten Nummer meiner „Astronomischen Mittheilungen“ noch speciell das Verhältniss desselben zu Leverrier und dessen schliesslich zur Entdeckung Neptuns führenden rechnerischen Arbeiten zu behandeln gedenke, so dürfte es hier genügen zum Andenken an Gautier die kurze Notiz aufzunehmen, welche ich unmittelbar nach seinem Tode an die Redaction der „Astronomischen Nachrichten“ sandte, — mir immerhin erlaubend dieselbe durch einige Berichtigungen und Zusätze etwas umzugestalten:

„Am 18. April 1822 zu Genf geboren und durch seinen Oheim, den hochverdienten Alfred Gautier, schon frühe in den Vorhof der Astronomie eingeführt, hatte sich Emile Gautier, nach gründlicher Vorbereitung durch Privatlehrer, an den höhern Lehranstalten in Genf und Paris mit den exacten Wissenschaften vertraut gemacht, sich an letzterem Orte auch die einem Astronomen nothwendigen Fertigkeiten im Beobachten und Rechnen erworben, ja längere Zeit unter Leitung von Leverrier, dessen Zuneigung er sich rasch zu erwerben und sodann auch zu erhalten wusste, an den ausgedehnten Rechnungen mitgearbeitet, welche schliesslich zur Entdeckung Neptuns führten, so dass ihm von dem Lorbeerkranze, der seinem Meister daraufhin gewunden wurde, wohl auch einige Blätter zugetheilt werden dürfen. Nach etwa zweijährigem Aufenthalte in Paris nach Genf zurückgekehrt, arbeitete er daselbst als Dissertation seinen „Essai sur la théorie des perturbations des Comètes, Genève 1847“ und mehrere kleinere Mittheilungen für die Astr. Nachr. aus, liess sich dann aber, nachdem er den Sommer 1847 zu einer Reise nach England benutzt und den folgenden Winter nochmals in Paris zugebracht, dann in Genf wissenschaftlichen Arbeiten obgelegen und sich auch sehr glücklich verheirathet hatte, durch Oberst Aubert und General Dufour, unter deren Leitung er sich schon früher ein Officiers-Patent im Genie-Corps erworben hatte, dazu bestimmen, einen grossen Theil seiner Zeit zu Gunsten der gewählten Waffe zu verwenden. Er betheiligte sich namentlich in den fünfziger Jahren bei den nach Thun einberufenen Schulen in ausgezeichnete Weise an der Instruction der Genieofficiere, und erwies sich auch im Felde sowohl bei der Grenzbesetzung im Jahre 1856 als dann wieder, nachdem er bereits zum Obersten avancirt war, bei derjenigen von 1870/71 als ein äusserst tüchtiger Officier. Dass Gautier übrigens über diesen militärischen Beschäftigungen seiner Jugendliebe nicht untreu wurde, beweisen nicht nur die Reisen, welche er 1860 zur Beobachtung der totalen Sonnenfinsterniss nach Spanien und dann wieder 1864 und 1870 zur Beobachtung der Flecken und Protuberanzen der Sonne nach Rom unternahm, sondern es bezeugen dies auch manche bemerkenswerthe, namentlich die Sonnen-Physik betreffende Ar-

tikel, welche er den in Genf erscheinenden „Archives des sciences physiques et naturelles“ einverleibte. Es ist so ganz begreiflich, dass ihn die Behörden nach dem 1882 erfolgten Tode von Plantamour ersuchten, die Direction der Sternwarte wenigstens interimistisch zu übernehmen, während Prof. Cellérier die Vorlesungen übertragen wurden. Er folgte dieser Einladung, im Gefühle, dass er während langer Jahre der praktischen Astronomie entfremdet worden sei, nur mit grossen Bedenken, lebte sich aber bald vollständig in seine neue Stellung ein, erwarb sich durch Umgestaltung der meteorologischen Beobachtungen und namentlich durch die Weise, wie er den auf der Genfer Sternwarte so umfangreichen Chrouometerdienst leitete, volle Anerkennung, und hatte sodann noch die grosse Freude, seinem Sohne Raoul Gautier, der die durch den 1889 erfolgten Tod von Cellérier frei gewordene Professur der Astronomie erhalten hatte, auch die Sternwarte in bestem Stande übergeben zu können. Nachdem Emile Gautier, anscheinend bei befriedigendem Wohlbefinden, im Sommer 1890 in Neuenburg einer Sitzung der Schweizerischen geodätischen Commission, in welche er nach dem Tode Plantamour's gewählt worden war, beigewohnt hatte, machte im Herbst ein schon vor Jahren begommenes Herzübel in Folge einer Erkältung rasche und höchst bedenkliche Fortschritte, bis dann plötzlich die oben gemeldete Katastrophe seinen Leiden ein Ende machte.“ — Ich füge noch bei, dass Gautier, der in sehr glücklichen Verhältnissen lebte, sich ausser den bereits erwähnten Reisen noch viele andere erlauben konnte, — dass er z. B. noch 1883 der Versammlung der Deutschen astronomischen Gesellschaft in Wien beiwohnte, damals diese Gesellschaft für 1885 nach Genf einlud, und dann die Freude hatte, sie auch auf seinem Landsitze in Coligny empfangen zu können, — dass er 1881—1886, wo Genf Vorort der Schweizer. naturforschenden Gesellschaft war, derselben als Mitglied ihres Centralcomités gute Dienste leistete, — dass er lange Jahre ein sehr thätiges Mitglied der cantonalen Gesellschaft und des Redactionscomités der für das wissenschaftliche Leben von Genf so bedeutsamen „Archives“ war, — und sich überhaupt an allen wissenschaftlichen und gemeinnützigen Bestrebungen mit Rath, That und offener Hand betheiligte.

[R. Wolf.]